

protestante voyait en lui une bonne proie ; et, à côté de Titus OATES, il y avait d'autres agents de trahison. Un jeune homme, originaire du Dauphiné, à qui le Père avait donné durant quelques temps des leçons, des conseils et même des secours en argent, le dénonça comme un actif instrument du *Papisme*. Il raconta ses oeuvres de zèle ; il lui prêta même, pour corser l'accusation, des paroles contre le roi et le parlement. Le duc et la duchesse d'York étaient justement alors absents de Londres. Les policiers de Shaftesbury en profitèrent : **le 24 novembre, à 2 heures du matin, ils entraient par effraction au palais de Saint-James et emmenaient le prêtre français prisonnier.**

Malade, atteint vraisemblablement de tuberculose pulmonaire, affaibli par sa vie d'austérité et la rigide observance de ses multiples vœux, le P. Claude fut jeté dans la prison commune de King's Bench où il allait passer plusieurs semaines, mêlé à la pire racaille des bas-fonds de Londres. *Je ne me suis jamais jamais trouvé aussi heureux qu'au milieu de cette affreuse tempête*, devait-il écrire peu après. Sans doute se rappelait-il alors quelques-unes de ses phrases qu'il avait écrites durant la *grande retraite* : **Tous les emplois, tous les lieux, tous les états où le corps peut se rencontrer, sain, malade, perclus, vif, mort, me sont par la grâce de DIEU très indifférents. Dans le désir ardent que DIEU me donne de n'aimer que Lui, une prison perpétuelle me semblerait une fortune incomparable, et je ne crois pas qu'avec le secours du Ciel, je ne m'y ennuyasse jamais.**

Cependant, l'inanité des accusations était apparue aux yeux des juges eux-mêmes. Le seul grief que l'on peut retenir contre cet accusé humble, calme, qui disait tranquillement son bréviaire dans l'anti-chambre du tribunal, c'était son activité apostolique. Encore celle-ci s'était-elle toujours exercée dans l'intérieur du palais ! La duchesse d'York protestait contre la violation de son domicile ; l'ambassadeur de France, au nom de son royal maître, réclamait la mise en liberté de son protégé ; le faible CHARLES II eut bien voulu, sans doute, n'avoir pas sur les bras cette affaire ! Elle se conclut, dès le premier décembre, par un décret d'exil, auquel le roi, après de multiples hésitations, finit par souscrire le 16. **Dans les premiers jours de janvier 1679, le P. de la COLOMBIÈRE était de retour à Paris et, le 29, il se mettait en route pour Lyon.**

Il fit le voyage à petites tournées, ayant les poumons fort altérés, comme il l'écrivait à son Provincial, mais prêt à reprendre tout travail que l'obéissance lui imposerait, voire celui de la prédication ! Il s'arrêta, en passant à Dijon, où était maintenant la Mère de SAUMAISE, puis à Paray, où il demeura quelques jours. Il revit donc le monastère des Visitandines. Le S.-C. y poursuivait son oeuvre ; et, dans l'ensemble de la communauté, la piété et la ferveur réparatrice avaient bien augmenté ; mais les contradictions et les peines augmentaient aussi pour sa fidèle disciple, Marguerite-Marie. Une nouvelle Supérieure, la Mère GREYFFIÉ, arrivée depuis un an environ, avait pris à tâche de l'éprouver, de la contrarier, de l'humilier. Elle osa même restreindre les exercices de dévotion qui se pratiquaient dans le monastère en l'honneur du COEUR de JÉSUS. Il fallut une épreuve providentielle, la mort soudaine et mystérieuse d'une jeune Soeur, pour commencer à lui dessiller les yeux. Le P. de la COLOMBIÈRE venait juste à point pour achever de les lui ouvrir.

Il s'entretint longuement - trop longuement au gré de la Supérieure - avec celle que volontiers encore on traitait de visionnaire et d'hallucinée. Puis, comme il l'avait fait jadis devant la Mère de Saumaise, il exposa devant la Mère GREYFFIÉ les raisons, si solides et si claires, qui lui faisaient tenir la soeur ALACOQUE pour une sainte âme et ses révélations pour authentiques. Ces raisons, elles n'avaient pas changé depuis 4 ans, *l'humilité, la simplicité, l'exacte obéissance et la mortification n'étant point les fruits de l'esprit de ténèbres*. Les doutes de la Supérieure, sinon de toute la communauté, étaient désormais écartés. **Il semble que le P. de La COLOMBIÈRE n'eut été ramené en France et à Paray, et dans cette chapelle où Notre-Seigneur avait révélé les ineffables richesses de son COEUR, que pour cette oeuvre essentielle. Sa mission était accomplie.**

Parvenu à Lyon le 11 mars 1679, il fut sur le conseil des médecins envoyé quelque temps dans son pays natal, à Saint

-Symphorien d'Ozon. A l'automne, on le crut assez rétabli pour le rappeler au collège de la Trinité et lui confier la conduite spirituelle de quelques jeunes religieux, étudiants en philosophie. Comme Marguerite-Marie parmi ses novices, il s'attacha à répandre parmi ses disciples la dévotion au COEUR de JÉSUS. Deux ans durant, il leur consacra les efforts d'un zèle qui semblait croître encore, à mesure que décroissaient ses forces physiques.

S'il trouva, parmi ses Frères eux-mêmes, des difficultés et des résistances, il eut la joie de voir les scholastiques, ses fils spirituels, comprendre et goûter la dévotion au S.-C. ; l'un deux, le P. Joseph de GALLIFFET, devait écrire plus tard un des premiers et des plus beaux livres sur le sujet, livre où il rend témoignage à la piété et aux sublimes vertus de son maître.

Celui-ci cependant approchait de la récompense suprême. Les crachements de sang se multipliaient ; l'oppression augmentait ; l'épuisement était extrême. Au printemps de 1681, pour les fêtes de Pâques, on crut que le malade irait chanter au Ciel l'*Alleluia*. Il se remit un peu et les médecins, instruments inconscients d'un dessein providentiel, le renvoyèrent à Paray-le-Monial, espérant qu'il y trouverait un climat plus doux, un air plus pur, un séjour plus calme.

Il revit donc la chère maison de la Visitation, la chapelle des apparitions, la Soeur Marguerite-Marie ; mais ce ne fut ni longtemps, ni souvent (...) Bientôt, il fut réduit à garder la chambre, et sa faiblesse devint telle qu'il fallait l'habiller et le déshabiller. Son frère Floris, l'archidiacre de Vienne, vint le voir en janvier 1682, voulant le reprendre avec lui à Vienne avec l'espoir qu'un changement d'air lui ferait encore quelque bien. Tout était prêt pour ce départ en la fête de S. François de Sales, le 29 janvier, quand arriva un billet de Ste Marguerite-Marie, portant simplement ces mots : *Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie en ce pays.*

Quinze jours plus tard, en effet, le sacrifice était consommé. **C'était le premier dimanche de Carême, 15 février 1682, vers 7 heures du soir ; dans une dernière hémoptysie, l'âme du P. Claude de la COLOMBIÈRE fut dégagée des liens du corps et s'en fut contempler pour toujours ce COEUR de JÉSUS qu'elle avait tant aimé.**

Ses ossements reposent dans une très modeste chapelle, en cette modeste ville de Paray-le Monial, pour jamais célèbre maintenant dans les annales de l'Eglise. A Paray, ou JÉSUS-CHRIST, lassé de l'ingratitude des hommes, vint chercher des consolateurs et des amis, Claude de la COLOMBIÈRE fut des premiers à lui répondre par une consécration généreuse, à Le consoler par une vie de piété, d'humilité, de souffrances cachées et d'obscur mais d'inlassable apostolat. A Paray, il trouva la voyante, la privilégiée du S.-C. à laquelle il devait, en échange de communications célestes lui assurant une sublime et laborieuse mission, donner le calme et les assurances nécessaires pour persévérer, sans faiblir, parmi les contradictions, les humiliations et les larmes d'une vie totalement immolée. A Paray, ces deux apôtres du COEUR de JÉSUS qui devaient selon la Parole du Maître vivre comme frère et soeur également partagés de biens spirituels, semèrent dans les larmes l'humble grain qui sous nos yeux s'épanouit en grand arbre. Marguerite-Marie passa toute sa vie dans la retraite où DIEU l'avait appelée. Le P. de la Colombière, envoyé providentiellement auprès d'elle à l'heure décisive, y resta peu de temps, 18 mois à peine ; il n'y revint ensuite que 2 fois en passant. Cependant, Marguerite-Marie assure qu'il l'assista toujours et qu'elle lui dut *la tranquillité du coeur et la douce paix* dont elle ne sortit plus, *parmi les croix, les souffrances et les humiliations.*

Quant à lui, le P. Claude s'en fut, au gré de l'obéissance, employer ailleurs les courtes et fécondes années de son ministère apostolique. Mais ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur, dans une de ses révélations inoubliables, avait montré les coeurs de ses deux apôtres unis et comme fondus dans le Sien, pour le temps et pour l'éternité : C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois coeurs pour toujours. En inscrivant aujourd'hui le confesseur, après la pénitente au catalogue des Bienheureux, l'Eglise confirme à nouveau cette parole du Maître et sanctionne de son autorité doctrinale ce mystère des prédilections divines.



L'APOSTOLAT DE LA PRIERE



Numéro 119 – Janvier - Février 2017

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr

Chers Associés, que le SACRÉ-COEUR de JÉSUS vous départisse largement ses grâces, durant cette année, afin que vous Le connaissiez plus intimement, que vous L'aimiez avec plus de ferveur, et que vous soyez ses plus fidèles et enthousiastes disciples et apôtres ! C'est ma prière quotidienne pour vous au Saint Sacrifice de la Messe, spécialement à celle offerte le Premier Vendredi de chaque mois.

C'est dans ce but de mieux vous faire connaître la Puissance du divin COEUR de JÉSUS et ce en quoi consiste vraiment la dévotion envers Lui que je vous livre ce magnifique article écrit en 1931 par le Père Joseph BOUBÉE sur la vie du directeur spirituel de Ste MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, le Père Claude de La COLOMBIÈRE, béatifié depuis peu (1929). Non ! cette dévotion n'est pas difficile à pratiquer, elle est à la portée de tous ceux qui ont la volonté de se sauver, de se sanctifier, mais combien elle requiert de générosité si l'on veut qu'elle porte vraiment des fruits durables et abondants ! Une vie sainte en dit souvent plus long que tout un article de spiritualité : le Saint nous met sous les yeux la mise en pratique quotidienne de la doctrine et nous entraîne à sa suite ! Et comme l'on se sent petit, insignifiant, pusillanime à côté de ce Bienheureux, géant de générosité au service de DIEU suivant l'esprit des Exercices de S. Ignace ! Chers associés, il est temps de dire en 2017, après S. Augustin lors de sa décision définitive de conversion à la suite du CHRIST : *Quod isti et istae, cur non ego ? Ceux que tous ceux et celles-ci ont fait et parcouru avant moi pour se mettre à la suite du CHRIST, pourquoi ne pourrai-je pas le faire ?* Lisons et mettons en pratique, il n'y a que cela de vrai : **avoir la volonté de se convertir vraiment.**

abbé Thomas Cazalas

P. S. : Merci à tous les associés qui le peuvent de penser à régler leur abonnement annuel qui est de 10 €.

VIE DU BIENHEUREUX CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE (1641-1682)

La vie du Père de La COLOMBIÈRE fut courte. Novice à 17 ans, prêtre à 28, profès de la Compagnie de JÉSUS à 34 ans, il mourut à 41 : son ministère sacerdotal fut donc de 7 ans. **Comme son divin Maître, il donna beaucoup moins de temps aux travaux apostoliques qu'à leur intime et laborieuse préparation.** Cette préparation se fit la plupart du temps, pour lui comme pour Notre-Seigneur à Nazareth, dans l'humilité. La vie du Père Claude fut peu éclatante aux yeux du monde malgré quelques succès passagers dans la chaire et un emploi brillant près des grands de ce monde. Mais d'avoir eu pour élèves les fils de COLBERT et pour résidence le palais royal de Saint-James à Londres ; d'avoir passé pour bon prédicateur au siècle qui entendait BOSSUET et BOURDALOUE, voilà qui ne suffirait pas à le sauver, après plus de deux siècles, de l'oubli où sont tombés tant d'autres.

S'il entre aujourd'hui dans la grande gloire, celle des Bienheureux que DIEU couronne et que la terre anxieuse implore, c'est pour avoir été l'instrument docile et totalement mort à lui-même, d'un grand dessein providentiel. Choisi par le COEUR de JÉSUS qui voulait faire de lui son *fidèle serviteur et parfait ami*, il ne s'est pas dérobé aux responsabilités redoutables d'un pareil choix. Il a couvert de son autorité sacerdotale les révélations faites à une humble visitandine, dans l'humble monastère d'une petite ville française, et destinées à susciter dans les âmes le culte du SACRÉ-COEUR. Révélations privées sans doute ; *bonne nouvelle* qui n'ajoutait rien aux inépuisables trésors de l'Évangile. Mais sur la

vérité éternelle et essentielle : *DEUS caritas est, DIEU est amour*, il tombait du sanctuaire de Paray, tant de lumière, que la terre et le ciel ont semblé changer d'aspect. **DIEU nous est apparu plus proche et son appel plus décisif lorsque, semblant lassé de nous demander en vain l'obéissance, il a sollicité du moins la pitié ; et, pour toucher notre coeur, nous a découvert le Sien.**

Claude de La COLOMBIÈRE naquit le jour de la Chandeleur, 2 février 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon, dans le département actuel de l'Isère. Paysage aux horizons calmes, vieilles demeures aux lignes simples, antique famille aux moeurs douces, dont les chefs étaient, depuis deux siècles, notaires en cette ville. On y aimait DIEU. Sur sept enfants des La Colombière, dont Claude était le troisième et dont deux moururent en bas âge, un seul resta dans le monde ; les quatre autres se consacrèrent à DIEU. L'un, un des fils, fut prêtre à Vienne, une fille se fit visitandine à Condrieu ; un autre fils mourut sulpicien à Québec.

Claude, le futur jésuite, avait neuf ans à peine, quand il entra comme externe au petit collège de Notre-Dame de Bon-Secours que les jésuites avaient installé à Lyon sur la colline de Fourvière. Il n'en devait sortir que pour passer, trois ans plus tard, au grand collège de La Trinité et puis, dès l'année 1658, au noviciat d'Avignon : la vocation religieuse était venue à son âme comme le fruit succède à la fleur, sur l'arbre choisi du jardin fermé.

Sa vie religieuse s'écoula d'abord en Avignon où il demeura huit ans. En 1666, envoyé au fameux collège de Clermont, à Paris (aujourd'hui Collège Louis-le-Grand), il y étudiait la théologie, tout en servant de précepteur aux deux fils du grand Colbert. Ordonné prêtre le 6 avril 1669, il avait depuis trois ans la confiance et l'estime du fameux ministre quand un incident les lui fit perdre. Un quatrain malicieux, qui courait les rues et qu'il avait transcrit sur un de ses cahiers, fut la cause de sa disgrâce, première ébauche des épreuves qui l'attendaient dans la familiarité des grands. Renvoyé dans le collège de La Trinité à Lyon, où naguère il était élève, il y connut comme régent, puis comme prédicateur attiré, ses premiers succès oratoires.

En juillet 1674, il entreprit sa troisième année de probation et fut admis à la profession solennelle le 2 février 1675.

C'est dans ce troisième an, à la maison Saint-Joseph de Lyon, que le Père de La Colombière disposa son coeur, par un acte de générosité héroïque, aux grâces de sa prochaine et providentielle mission. DIEU a permis que les notes de sa *grande retraite* parvinssent jusqu'à nous : journal de route d'une âme que la grâce achemine à marches forcées vers le dépouillement total du moi, la recherche éperdue et l'accomplissement intégral de la volonté divine. La chaîne humainement bien lourde de la règle et des constitutions religieuses que S. Ignace, pas plus que les autres fondateurs, n'a voulu imposer sous peine de péché, Claude la prend, la baise, l'étreint passionnément, la raidit encore dans un effort de volonté réfléchie ; il s'en lie étroitement pour toujours par un vœu formel et irrévocable. Ce vœu, c'est la pratique de l'indifférence ignatienne, conséquence logique d'un grand amour occupant si bien le coeur qu'en dehors de lui tout n'est plus rien (NOTE : l'indifférence ignatienne est ne rien désirer tant que l'on ne sait quel est le meilleur moyen à prendre pour se sanctifier) ; c'est le *troisième degré d'humilité* décrit par les *Exercices*, conclusion passionnée d'un grand amour qui ne tient plus qu'à l'imitation, à l'assimilation avec l'Aimé ; c'est enfin l'Amour pur de la *Contemplation* finale où, dans

une offrande éperdue, l’homme donne à son DIEU tout ce qu’il a, tout ce qu’il est, sans rien demander en échange qu’un peu plus d’amour : *Amorem tui solum !*… C’est la parfaite dévotion au SACRÉ-COEUR.

Le S.-C. (lire SACRÉ-COEUR) attendait précisément le Père Claude au sortir de cette grande retraite et de cette troisième année de probation. Le jeune Profès fut envoyé comme Supérieur à Paray-le-Monial (février 1675). Là, vivait depuis quatre ans, au monastère des Visitandines, une religieuse nommée Marguerite-Marie Alacoque : âme vouée par DIEU dès l’enfance aux contradictions et aux douleurs ; sollicitée par d’incessants appels intérieurs au don total de soi, à une vie d’expiation et de sacrifice ; favorisée depuis quelque temps de visions et de communications extraordinaires ; proie du divin amour, objet des dérisions humaines, la Prédestinée du Sacré-Coeur.

La première fois que le Père Claude parla à la communauté des Visitandines, MARGUERITE-MARIE qui, depuis des mois, était ballottée entre les hésitations d’un confesseur peu éclairé, les défiances naturelles de sa Supérieure, les suspicions railleuses de ses Soeurs et les invitations toujours plus pressantes du divin COEUR, comprit qu’elle avait enfin trouvé son guide, car elle entendit intérieurement cette parole : *Voici celui que Je t’envoie.* Et lui, parmi ces cinquante nonnes voilées qui l’écoulaient, toutes également muettes et immobiles en apparence, il en distingua une dont il dit en sortant : *C’est une âme de grâces.* Le COEUR de JÉSUS avait joint à jamais ces deux âmes, pour la propagation de son culte.

Le P. Claude ne resta que 18 mois à Paray ; 18 mois pendant lesquels son zèle ne lui laissa guère de repos. Il prêchait en ville et au dehors ; sermons solennels, missions de campagne, exhortations aux communautés. Il fonda avec l’aide du curé et de quelques notables de la ville, un hôpital pour les pauvres malades. Il institua une congrégation d’hommes qui, en fait, a subsisté jusqu’à la Révolution. **Aux congréganistes, il devait, un peu plus tard, écrire ces lignes où il nous plaît de reconnaître les grandes pensées de la solidarité des âmes, de l’apostolat laïque, de la répercussion des actes humains, qui ont été si bien mises en lumière et en pratique par notre APOSTOLAT DE LA PRIÈRE : *Il est certain Messieurs, qu’il ne tiendra qu’à vous d’être la cause du salut d’un grand nombre de personnes, et de beaucoup de vertus qui se pratiqueront plusieurs siècles après votre mort.***

Mais surtout il s’initia, disciple de celle qui croyait n’être que sa fille spirituelle, à la connaissance et à l’amour du S.-C. ; il commença à s’en faire l’apôtre. **C’est en effet durant cette période, qu’après plusieurs révélations préparatoires, Ste Marguerite-Marie eut la grande et célèbre vision qui devait, selon les desseins de la Providence, servir si merveilleusement à rénover la piété catholique par la dévotion réparatrice envers le COEUR de JÉSUS.**

C’était un jour de l’octave du Saint Sacrement, en 1675, et probablement le dimanche 16 juin. Aujourd’hui, tous les amis du S.-C. ont lu le récit de ce prodige ; ils en connaissent la scène, les personnages, les attitudes et les paroles : *Voilà ce COEUR qui a tant aimé les hommes qu’Il n’a rien épargné jusqu’à s’épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et, pour reconnaissance, Je ne reçois de la plupart que des ingraturides… C’est pour cela que Je te demande que le premier vendredi du mois après l’octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière, qui honore mon COEUR, communiquant ce jour-là pour réparer les indignités qu’Il a reçues,* etc…

Ainsi, comme le mettra splendidement en lumière, deux siècles plus tard, l’Encyclique *Miserentissimus Redemptor*, **le COEUR de JÉSUS se présentait non pas en roi, mais en victime ; la fête qu’il demandait était un hommage réparateur. Compatir au CHRIST saturé d’opprobres par ses ennemis, accablé d’ingraturides par ceux mêmes qui lui sont consacrés, c’était et c’est encore l’essentiel de la dévotion au S.-C.**

Or, les pratiques de cette compassion consolatrice, JÉSUS les indiquait Lui-même à la voyante : Fête spéciale du vendredi après l’octave du Saint Sacrement ; communion réparatrice le premier vendredi de chaque mois et

aussi fréquemment que l’obéissance le permettrait ; Heure Sainte dans la méditation de Gethsémani la nuit du jeudi au vendredi ; culte rendu à l’image du COEUR divin ; zèle à propager son culte… Plusieurs fois déjà, NOTRE-SEIGNEUR les avait énumérées ; plusieurs fois, l’humble visitandine avait objecté son impuissance ; plusieurs fois, JÉSUS lui avait promis le secours d’un guide spirituel. Maintenant, Il précise encore : *Adresse-toi à mon serviteur, le P. de La COLOMBIÈRE, jésuite, et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin COEUR. Qu’il ne se décourage point pour les difficultés qu’il y rencontrera car il n’en manquera pas. Mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie de lui-même pour se confier entièrement à Moi.*

La mission était formelle. Le P. Claude ne pouvait la récuser, lui qui, depuis quatre mois qu’il connaissait la Soeur Marguerite-Marie, avait toujours défendu cette âme de grâces contre les jalousies du dehors et les craintes du dedans, lui assurant que ses voies étaient sûres, ses révélations authentiques. Il n’avait donc pas à hésiter, il n’hésita pas.

Le 21 juin, cinq jours après la décision décisive, le confesseur et sa pénitente se consacraient tous les deux au S.-C. : c’était le vendredi après l’octave du Saint Sacrement, le jour indiqué par Notre-Seigneur lui-même. Telle fut la première fête du S.-C., célébrée à la date, dans l’esprit et selon le rite nouveaux que venait de révéler le divin Maître.

Tout de suite, aussi, le zèle à propager cette dévotion, comme disait Marguerite-Marie, s’empara du P. Claude. Près des âmes consacrées à DIEU, près des Messieurs de la Congrégation, il se fit, de vive voix et par lettres, l’évangéliste du S.-C., leur communiquant discrètement et sans trahir le nom de la voyante, les désirs de ce divin COEUR et les engageant à les satisfaire, comme il s’y essayait lui-même, par des actes de consécration et d’amour, par la communion en esprit d’expiation, par la sanctification du jour désigné entre tous : le lendemain après l’octave du Saint Sacrement. **Il venait de célébrer pour la seconde fois cette fête, en 1676, lorsque, vers la fin du mois d’août, un ordre de l’obéissance l’arracha soudainement de Paray, pour l’envoyer en Angleterre.**

L’Angleterre, protestante depuis HENRI VIII, avait alors pour roi CHARLES II, fils de ce Charles I^{er} que la Révolution avait fait périr sur l’échafaud en 1649. Protestant lui-même en apparence, peut-être uniquement par crainte du Parlement et du peuple, Charles II restait secrètement attaché à la Foi catholique dans laquelle il devait mourir (1685). Mais il ne faisait rien et peut-être ne pouvait-il rien faire pour adoucir les lois de persécution sous lesquelles gémissaient alors les *Papistes*. Son frère, héritier présomptif du trône d’Angleterre, était Jacques STUART, ce prince malheureux qui, plus tard, devait trouver un refuge à la Cour de France ; il portait alors le titre de duc d’York et osait, dans un temps et un pays où ce n’était certes pas sans mérite, faire profession ouverte de catholicisme. Ainsi, faisait la duchesse, sa seconde femme, laquelle n’avait d’ailleurs, à l’âge de 15 ans, renoncé à rentrer au couvent et consenti à ce mariage, que sur les instances personnels du Pape CLÉMENT X (1673).

Le culte catholique étant officiellement proscrit, seuls les princes ou les ambassadeurs, dans leurs chapelles privées, pouvaient encore la pratiquer. **C’est comme prédicateur attitré de son Altesse royale Mme la duchesse d’York, que le P. Claude de La COLOMBIÈRE, désigné pour ce poste délicat par le célèbre Père de LA CHAISE, fut admis en Angleterre le 13 octobre 1676 et prit logement au palais de Saint-James.**

La croix, la croix multiple et lourde l’y attendait ; mais la Soeur Marguerite-Marie, instruite directement par Notre-Seigneur de son prochain départ, l’avait fortifié d’avance, par quelques brefs écrits, contre les épreuves extraordinaires de cette nouvelle mission. Il resta à peine deux ans et deux mois à Londres. Ce temps lui suffit pour inspirer à bien des gens, selon son propre aveu, la chère dévotion au COEUR de JÉSUS. Il l’enseigna si bien à sa noble pénitente que celle-ci, plus tard, de son exil de Versailles, écrivait au Pape INNOCENT XII, la première ou l’une des premières parmi les personnes princières, pour solliciter l’institution de la fête du S.-C. (23 mars 1696). Il l’exposa plusieurs fois, en des sermons, où une légère emphase, conforme au goût de l’époque, ne

peut étouffer l’accent d’une pénétrante conviction et d’une ardente piété à l’auditoire restreint mais choisi qui se pressait dans la chapelle privée de Saint-James. Ses deux stations de Carême (1677 et 1678), ses *Méditations sur les souffrances de Notre-Seigneur* (adressées spécialement aux hommes), ses discours de circonstances pour les différents jours de fête contiennent à maintes reprises des appels à la dévotion, à la confiance surtout, envers ce *COEUR de JÉSUS*, dont le nom même était jusqu’alors si rarement prononcé dans la chaire chrétienne ! **Le sentiment de la piété réparatrice se fait jour dans ce culte naissant du S.-C. avec une netteté et une insistance remarquables.**

Que le COEUR de JÉSUS soit notre école ; faisons-y notre séjour pendant ce Carême ; étudions-en les mouvements et tâchons d’y conformer le nôtre… Considérez toutes les plaies de JÉSUS ; entrez dans toutes ses plaies et jusque dans son COEUR… Mon DIEU, c’est à ce COEUR affligé que je veux donner toute ma tendresse…

Dans un sermon pour la Fête-Dieu, après s’être crié : *Il faut, ô mon DIEU, que vous me donniez un autre cœur…, il faut nous donner votre COEUR même,* l’orateur termine par cette magnifique prière, depuis lors heureusement si répandue :

Venez, aimable COEUR de JÉSUS, venez vous placer dans ma poitrine et allumez-y un amour qui réponde, s’il est possible aux obligations que j’ai d’aimer mon Sauveur autant que vous m’avez aimé en Lui afin qu’éternellement Je puisse vivre avec Lui dans le Ciel. Ainsi soit-il.

En même temps et avec plus de liberté dans l’effusion, le P. Claude donne cours aux mêmes sentiments dans ses lettres. Car il reste en corespondance avec ses pénitents et pénitentes de France : avec Mlle de Lyonne qu’il achemine prudemment mais fermement vers le sacrifice des vanités mondaines et vers la vie religieuse ; avec sa Congrégation de Messieurs, avec la Visitation de Paray surtout, c’est-à-dire avec la Mère de SAUMAISE, supérieure de la communauté. Depuis qu’il s’est porté garant auprès d’elle de l’esprit qui anime la Soeur Marguerite-Marie, la Supérieure est toujours en tiers dans les confidences du S.-C., dans l’échange de notes et billets entre les deux apôtres, dans les efforts mêmes de leur zèle pour propager la chère dévotion.

C’est par elle que le pieux directeur a reçu les billets de sa pénitente, l’avertissant d’abord qu’il aurait beaucoup d’obstacles à vaincre dans la réalisation de sa mission ; puis, qu’il trouverait beaucoup de croix en Angleterre. Ces croix, les voici maintenant qui fondent sur lui. La persécution qui sévit contre les catholiques lui déchire le coeur. Il voudrait diriger vers le cloître quelques-unes des âmes d’élite qui se sont mises sous sa direction et *en qui DIEU a fait des merveilles* ; mais il est réduit à les envoyer dans des couvents du continent ou à les grouper secrètement, près de Saint-Paul, dans un monastère clandestin. Il reçoit l’abjuration de quelques dames nobles, venues pour entendre ses sermons ou pour converser avec lui ; mais, à ce sujet même, c’est un prêtre qui lui suscite des difficultés, et si terribles, qu’il fut tenté *d’abandonner tout*, crainte d’un éclat ou d’un scandale !

Aux difficultés extérieures s’ajoutent les peines intérieures, dont ses lettres bien discrètement nous apportent parfois l’écho. Il avait toujours eu de très bas sentiments de lui-même ; il faisait de l’humilité, de l’attachement minutieux aux règles, de la soumission absolue envers les Supérieurs les marques du bon esprit, les vertus caractéristiques d’une âme religieuse. Maintenant la vue de ses péchés, de ses infidélités journalières, l’oppressent comme un fardeau. Il tremble de mettre obstacle par ses fautes personnelles à l’oeuvre divine du zèle, et *même de ruiner tout par ses infidélités.* Cette impression de sa bassesse est si profonde qu’elle aboutit à une défiance absolue de lui-même et menace de le conduire au découragement. On sent, dans bien des pages de ses lettres, de ses sermons, de ses notes de retraite, qu’il se raidit contre la diabolique tentation. **Et cette lutte tragique lui arrache les inimitables élans de son Acte de confiance en DIEU qui a, depuis deux siècles et demi, retenu tant d’âmes lasses et défaillantes, au bord des abîmes du désespoir :**

Mon DIEU ! Je suis si persuadé que vous veillez sur tous ceux qui espèrent en Vous, que j’ai résolu de vivre à l’avenir sans aucun souci… Je puis perdre votre grâce par le péché,

mais je ne perdrai jamais mon espérance…Pour moi, SEIGNEUR, toute ma confiance, c’est ma confiance même… J’espère que vous m’aimerez toujours et que je Vous aimerai aussi sans lâcher ; et, pour porter tout d’un coup mon espérance aussi loin qu’elle peut aller, je Vous espère Vous-même de Vous-même, ô mon Créateur, pour le temps et pour l’éternité. Amen.

En février 1678, le P. de la COLOMBIÈRE avait 37 ans ; il était depuis 15 mois à Londres. Aux difficultés de sa situation, aux peines intérieures qui l’accablaient, il ajoutait encore des mortifications ingénieusement multiples et une vigilance sur lui-même qui l’entouraient d’un véritable réseau d’obligations volontairement assumées. Il ne sortait jamais, ne regardait point aux fenêtres du palais, s’interdisait tout divertissement et, en particulier la musique pour laquelle il avait un goût prononcé. Couchant sur un matelas qu’on repliait durant le jour, content de la nourriture qu’on lui servait à la mode anglaise, ne permettant pas qu’on allumât du feu dans sa chambre, **il mettait vraiment en pratique cette générosité sans réserve qu’il prêchait souvent aux autres et cette mortification continueelle en toutes choses dont parle la règle de S. Ignace. Etre humble et mortifié, c’est ce qu’il recommandait le plus, ce qu’il pratiquait le mieux.** Au voeu de la *grande retraite*, il en avait ajouté plusieurs autres dont l’énumération serait longue ; par exemple, de ne jamais discuter un ordre de ses Supérieurs et, s’il avait à prendre parti lui-même, de choisir ce qui répugnerait le plus à sa nature ; de ne dire jamais rien qui puisse tourner à son avantage ; de n’employer qu’en bonnes oeuvres tout l’argent de la pension qu’il recevait comme aumônier de la duchesse, etc…

Bien qu’il déclarât trouver légères ces mille chaînes, on comprend quelle violence continueelle il devait s’imposer pour les porter sans faiblir. Cette vigoureuse discipline fortifia son âme, mais ce fut le corps qui succomba. Le premier hiver à Londres n’avait pas, en apparence, été trop funeste au P. Claude, bien que particulièrement rigoureux. Le second devait lui être fatal. Les années passées à Lyon auraient dû l’habituer à vivre dans le brouillard et l’humidité ; il ne supporta pourtant pas les brumes de Londres, ni ce qu’il appelait la *méchante fumée* des houilles anglaises. Ses bronches qu’il croyait solides se congestionnèrent ; il souffrit plusieurs mois sans interrompre ses travaux. Un premier crachement de sang, le 1^{er} août 1678, et un autre, quelques semaines plus tard, révélèrent la gravité du mal. Il eût fallu tout de suite changer d’air ; mais les médecins jugèrent que le malade n’était pas transportable. *Je ne puis ni écrire, ni parler, ni presque prier,* écrivait-il à la Mère de Saumaise, *que la Volonté de DIEU soit accomplie !*

Cette volonté divine allait ajouter à la croix des maladies celle des persécutions, et faire de l’humble jésuite, dans les prisons de l’inquisition anglicane, un confesseur de la Foi. La Soeur Marguerite-Marie avait dit vrai, en prédisant *de nouvelles fatigues* et en rappelant aussi *qu’on est tout-puissant quand on se confie en DIEU.*

Dans les derniers mois de l’année 1678, un ecclésiastique anglais (NOTE : et anglican), monstre d’hypocrisie et de corruption, nommé Titus OATES, dénonça à Charles II et à ses ministres un prétendu complot tramé, disait-il, par les catholiques contre la vie du roi, pour la restauraiton du *Papisme*. Aussitôt éclata une recrudescence de persécution. On ne voulut pas voir que le délateur avait déjà trahi la cause qu’il prétendait servir, puisqu’il s’était présenté comme catholique chez les jésuites de Saint-Omer ; ni que son récit était un tissu de contradictions et de mensonges dont s’épouvantait le roi lui-même ; ni enfin que les preuves de ce ridicule *complot papiste* faisaient absolument défaut. Quelqu’un a dit que l’anglais, fier de son tranquille courage, devient féroce quand il a peur. La Cour et le peuple, bien à tort, il est vrai, avaient tremblé ; les reprsailles furent terribles. On fit des arrestations en masse, d’autant plus nombreuses que, suivant la mode anglaise, toute arrestation nouvelle valait une prime au dénonciateur.

Pourquoi et comment le P. Claude fut au nombre des victimes ? Il menait, dans l’intimité des princes de sang et sous la puissante protection de l’ambassade de France, une vie retirée et parfaitement étrangère aux intrigues. Mais la haine